

Claude Corbo. *Les Jésuites québécois et le cours classique après 1945*. Québec, Éditions du Septentrion, 2004. 204 p.

Benoît Lacroix

Volume 6, numéro 2, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024305ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024305ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lacroix, B. (2006). Compte rendu de [Claude Corbo. *Les Jésuites québécois et le cours classique après 1945*. Québec, Éditions du Septentrion, 2004. 204 p.] *Mens*, 6(2), 263–266. <https://doi.org/10.7202/1024305ar>

COMPTES RENDUS

Claude Corbo. *Les Jésuites québécois et le cours classique après 1945*. Québec, Éditions du Septentrion, 2004. 204 p.

Qu'est-il arrivé après 1945 et jusque dans les années frileuses de 1960 aux célèbres collèges classiques et plus particulièrement aux collèges dirigés par les Jésuites ? Ces derniers sont hautement qualifiés. Pourtant, ils ont été écartés eux aussi, vite écartés. Le modèle était-il si désuet ? Comment comprendre que ceux qui s'opposent le plus à la continuité des humanités soient souvent des anciens de ces mêmes collèges ? Peut-on ou doit-on reprocher à un groupe d'experts bien identifiés, et souvent fort appréciés, d'avoir défendu un idéal au nom de la solidarité sociale et religieuse ? Créés souvent à coup de dévouement, mal ou pas subventionnés, dirigés par des gens qui y donnent leur vie, leur talent jusqu'à faire du collège le lieu de leur habitation quotidienne, ces collèges ne sont-ils pas le lieu par excellence du don de soi à plus grand que soi ? Ce désir de protéger la langue française nécessairement menacée, en enseignant les langues grecque et latine qui lui ont donné naissance, est-il devenu inutile ? Cette formation était-elle si étrangère à notre avenir quand, encore en 2000, l'on joue au théâtre et à la télévision Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide, les Jeux du Moyen Âge ainsi que les textes de leurs descendants prestigieux tels Corneille, Racine, Molière et d'autres ?

Comprenons-nous. Nous sommes dans les années 1950-1960. Il ne s'agit pas tellement d'une lutte socio-cléricale entre clercs dégradés et laïcs qui se disent progressistes. Parmi les plus ardents défenseurs des cours classiques, il y a plusieurs laïcs, dont Maurice Lebel, souvent cités dans le présent

ouvrage. L'urgence est ailleurs. Il s'agit de la modernisation de la société québécoise.

Ni la ferveur, ni la rigueur, ni la cohérence, ni la ténacité des penseurs du cours classique ne pouvaient désarmer les critiques formulées à l'encontre de ce modèle de formation ni le rajeunir pour répondre aux aspirations d'une nation transformées par l'industrialisation et même la tertiarisation de son économie et par la synchronisation de sa culture et de ses valeurs avec celles des autres sociétés occidentales. (p. 390)

Grâce à Claude Corbo, nous apprenons la complexité des nouvelles problématiques d'un milieu en pleine effervescence. Il s'agit d'une solidarité à élargir et de l'accessibilité à l'enseignement général et professionnel à promouvoir autrement. La radio, depuis les années 1930, et la télévision, depuis les années 1950, appellent à la connaissance d'autres traditions littéraires, scientifiques, politiques et spirituelles. Notre passé ne peut plus être notre seul maître. La laïcisation s'affirme. La sécularisation est un fait. Le refus d'une religion trop autoritaire coïncide avec les besoins de la liberté de conscience. La nécessité de nouveaux apprentissages exigent de nouvelles structures éducationnelles. Le modèle classique n'est pas tellement écarté au nom de son contenu mais plutôt à cause des structures de ces collèges qui sont moins aptes à promouvoir les nouveaux idéaux de la société d'ici :

Sous une surface institutionnelle pesamment stable qui enserme la société comme la glace des lacs et des rivières, les flots du changement se font plus forts et plus inlassables dans la recherche de leur expression. Le XX^e siècle québécois se tend vers une époque de transformations qui prendra le nom paradoxal de « Révolution tranquille ». (p. 11)

La cause des collèges classiques telle qu'elle a été défendue par les Pères Jésuites était bonne en soi. Mais, comme dit la

Bible dans le *Qohéleth* 3, 2 : « Il y a un temps pour tout : un temps pour planter et un temps pour arracher » ! Le *timing*, le moment historique du groupe des Jésuites, s'accordait mal avec les nouvelles mentalités. D'ailleurs ils ne seront pas les seuls à devoir plier bagage. Il est dommage que certains de ces mêmes religieux aient proposé, quelques mois plus tard, de fonder une troisième université à Montréal. Cette fois la réponse fut cruelle.

Disons sans méchanceté que ces confrères jésuites avaient pourtant à leur portée, pour orienter leur choix de société en crise, le glorieux précédent établi en 1636 par nul autre que l'humaniste Jean de Brébeuf. Celui-ci quitte tout à coup grec et latin et collègues prestigieux de France pour venir se mettre au service des Amérindiens jusqu'à s'en louer ouvertement : « Il faut être ici petit écolier... La langue huronne sera votre Aristote et votre saint Thomas. » Ah ! si les mêmes Jésuites des années 1960 s'étaient mis au service de la nouvelle « Huronie » québécoise ! Mais oui, plusieurs le firent, dont certains en changeant de statut. D'autres, à la même époque, pensons aux historiens Lucien Campeau, Gilles Chaussé, aux théologiens René Latourelle, Gilles Langevin, aux promoteurs des Éditions Bellarmin et aux premiers responsables du mouvement œcuménique, dont le père Irénée Beaubien, ont compris qu'il fallait regarder ailleurs et aller plus avant.

Du point de vue de la mouvance des idées et tel que *Mens* entend la servir de multiples façons, l'ouvrage de Corbo demeure important. L'auteur, en homme de terrain, autrefois recteur d'université, est d'autant plus crédible que depuis plusieurs années il lit, relit les textes, les *Mémoires*. Avec la conviction d'un éducateur réfléchi et averti, il s'intéresse aux débats sur l'éducation et sur l'enseignement supérieur. Nous y ajouterions, comme supplément d'information, *L'Université dit*

NON *aux Jésuites*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1961, 158 p.). Pour une mise en contexte et d'une façon globale toujours utile : Jean Hamelin, *Histoire du Catholicisme québécois. Le XX^e siècle*, tome 2, de 1940 à nos jours (Montréal, Boréal, 1984, pp. 231-243).

Nous estimons, en fin de compte, que le présent ouvrage permet d'illustrer avantageusement, du point de vue des idées, les récits de l'historien Claude Galarneau qui, en 1978, publiait chez Fides *Les Collèges classiques au Canada français (1620-1970)*, d'ailleurs souvent cité par C. Corbo. Celui-ci, en connaissance de cause, présente une bibliographie sagement codifiée.

Benoît Lacroix
Université de Montréal

Michel Bock. *Quand la nation débordait les frontières. Les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*. Montréal, Hurtubise HMH, 2004. 452 p.

Il est toujours réjouissant de voir se dégonfler des baudruches admises comme des dogmes dans les cercles intellectuels, surtout quand les moyens déployés pour *crever* ces baudruches restent modestes. C'est l'une des raisons pour lesquelles on doit saluer la parution du livre *Quand la nation débordait les frontières* de Michel Bock, contribution solide sur la pensée de Lionel Groulx qui a le mérite de démolir quelques lieux communs — élevés au rang d'évangiles dans certains milieux — concernant non seulement le prêtre-historien lui-même, mais aussi le nationalisme canadien-français et le nationalisme québécois (je dirai plus loin *lesquels*). Notons im-